

Shakespeare en version trash par le Zerep

A l'Athénée, à Paris, la troupe de Sophie Perez adapte très librement « Titus Andronicus »

SPECTACLE

Affreux, sales et méchants. La formule va comme un gant à la troupe du Zerep, qui met en charpie la première tragédie de Shakespeare, *Titus Andronicus*, dont la très libre adaptation est sous-titrée par la metteuse en scène Sophie Perez : *La lamentable histoire de Titus et André Nicus*. « Lamentable » est l'euphémisme choisi pour qualifier ce qui reste d'un drame échevelé où Romains et Goths s'entre-tuent dans un précipité d'actions toutes plus absurdes, effroyables et sanglantes les unes que les autres.

Le poète T. S. Eliot (1888-1965) y était allé, en son temps, d'un commentaire railleur : « Titus Andronicus est une des pièces les plus stupides que l'on ait jamais écrites. » Meurtres à gogo, infanticide, viol, mains, langues et têtes coupées, cannibalisme : Shakespeare érigait-il la violence au rang de solution politique dans les guerres de pouvoir ? Drôle de morale que ce spectacle, faussement éruptif et extrêmement réfléchi, révèle en soutenant, d'emblée, un parti pris radical : les comédiens ne joueront pas le texte. Ils font mieux : cinq minutes à peine se sont écoulées que déjà ils décrètent le moment de l'entracte. Stupeur du public et

savoureuse vision que celle des membres historiques du Zerep en goguette décontractée sur un plateau dont le décor va bientôt leur tomber sur la tête.

Masques outranciers

Rien ne tient debout et, pire, tout sort du cadre dans cette représentation extravagante à la sonorisation tonitruante, aux masques outranciers, costumes délirants, minutes (parfois) interminables, accessoires grand-guignolesques et propos scatologiques. Au-delà d'images provocatrices, plus felliniennes que clownesques, le Zerep ne met pas en scène l'obscénité de bains de sang décrits goulûment par l'auteur, mais celle d'une époque (la nôtre). Les comédiens ne retiennent de *Titus* que l'exécution répétitive des crimes. Avec de l'hémoglobine, des phallus géants, de la morve dégoulinante, des hachoirs et une corde pour se pendre. Face à cet ovni théâtral, des spectateurs s'enfuient, certains restent bouche bée. D'autres rient à gorge déployée. ■

JOËLLE GAYOT

La vengeance est un plat.

La lamentable histoire de Titus et André Nicus. Athénée-Théâtre Louis-Jouvet, Paris 9^e. Jusqu'au 21 janvier.